N° 48. (Ire ANNÉE.) 16 JUILLET.

L'ORGANISATEUR.

JOURNAL DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Monsigny, n° 6, chez ÉVERAT, imprimeur, rue du Cadran, n° 16, chez Alexandre MESNIER, place de la Bourse, et chez les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année, 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

AUX ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE (1).

DE LA RELIGION St-SIMONIENNE.

Premier Discours.

LA RELIGION.

MESSIEURS,

Nous connaissons l'avenir de l'humanité, nous le dévoilerons à vos yeux; nous savons ce que doivent faire aujourd'hui tous ceux qui brûlent du désir d'être utiles à leurs semblables; nous vous l'apprendrons. Ce jour est un des plus beaux que nous ayons jamais désirés; car nous sentons grandir sans cesse notre amour pour les hommes qui nous ont initiés à ces hauts enseignemens, et nous savons qu'en vous les communiquant nous acquérons des droits au vôtre.

Messieurs, nous avons reçu la mission d'annoncer au monde une religion nouvelle. Par cette religion, l'humanité fera un progrès plus grand que par la prédication même de l'Evangile. Cette religion vient donner à la morale des bases nouvelles; son dogme fournira aux sciences de nouveaux axiomes; son culte offrira à la force de l'homme un nouveau but d'activité.

Ces paroles peuvent vous sembler étranges; mais, vous le savez, ceux qui les prononcent ont parcouru toute la carrière d'études dans laquelle vous êtes engagés. Comme vous, Messieurs, nous avons su le calcul différentiel et intégral; nous avons appris la mécanique et l'astronomie, la physique et la chimie. Par-dessus vous, nous avons étudié la géologie, la minéralogie, la docimasie, la métallurgie! D'ailleurs, nous avions senti dès long-temps tout le vide et les contradictions des religions anciennes, et désormais nous ne pouvions croire au Dieu invisible des chrétiens et à son enfer, non plus qu'au Jehovah des Juifs, ou au Jupiter tonnant des Grecs et des Romains. Aussi, Messieurs, quand, après tout cela, *vos anciens* viennent professer DIEU devant vous; quand ils viennent vous parler de culte, de dogme, de religion, vous devez croire qu'ils ont de grandes choses, des choses *nouvelles* à vous raconter.

Tous ces mots éveillent en vous de vives répugnances, nous le savons. Eh bien! nous commencerons par balayer les préjugés qui encombrent vos esprits, et qui, fermant vos cœurs à nos paroles, vous empêcheraient de comprendre toute l'importance des idées religieuses. Et d'abord, nous vous apprendrons la cause de votre aversion, ou bien de votre indifférence pour cet ordre d'idées.

On ne peut établir un état social permanent qu'à l'aide d'une conception générale qui embrasse dans ses déductions tous les faits de l'univers, qui révèle à la société une origine et une destination, qui enseigne à chaque individu ses véritables besoins, ses intérêts, ses devoirs. C'est à ce prix que de grandes sociétés ont été fondées. Sans parler ici des Romains, des Juifs, des Mahométans, nous savons que si l'Eglise chrétienne a civilisé le monde, c'est que, par son dogme, elle satisfaisait à ces conditions plus complétement que toutes les religions du passé. Mais nous savons aussi que ce dogme n'étant pas de nature à s'assimiler tous les progrès de l'esprit humain, ces progrès sont devenus, par rapport à lui, des élémens de destruction. De nouveaux faits se sont présentés, contraires à ses théories; une destination qu'il n'avait pas prévue s'est successivement révélée à la société; les individus ont senti des intérêts, des besoins, des devoirs différens de ceux qu'il avait proclamés ou sanctifiés. De ce moment sa chute était nécessaire, inévitable; de ce moment la société européenne fut partagée en deux camps ennemis. D'un côté les hommes qui, pleins de douleur à la vue de tous les vices d'une organisation vieillie, se sont voués à sa destruction; de l'autre ceux qui, reculant d'effroi à la vue d'un désordre dont ils ne prévoyaient pas l'issue, se sont attachés fermement à défendre des institutions désormais impuissantes.

(1) On trouvera dans ce discours des formes de langage qui tiennent aux sentimens particuliers qui unissent les anciens élèves de l'Ecole Polytechnique. Ces formes disparaîtront dans la suite de l'exposition; car en présence de la religion universelle à laquelle nous nous sommes consacrés, la religion de l'Ecole Polytechnique, quelqu'attachement que nous lui conservions à tout jamais, est devenue pour nous d'un ordre tout-à-fait secondaire.

Ne comptons pas ceux qui, dans les anciens abus ou dans l'anarchie nouvelle, ne trouvaient qu'un moyen de bien être et de satisfaction personnelle : la force véritable de l'attaque ou de la défense n'était pas en eux. Cette lutte immense, où la société s'agite péniblement depuis trois siècles, présente un fait général, caractéristique, sur lequel l'école de St-Simon a dès long-temps appelé l'attention, c'est, du côté des réformateurs, l'absence de toute idée organique qui les mît en puissance de remplacer ce qu'ils venaient détruire. La suite de nos entretiens mettra ce fait dans tout son jour : pour le moment nous nous contenterons d'en déduire quelques conséquences.

Premièrement, l'œuvre des démolisseurs a dû rester incomplète. St-Simon l'a dit quelque part, l'humanité a besoin d'abri ; elle ne quittera définitivement sa vieille masure que du jour où elle trouvera un asile meilleur dans une maison nouvelle. La critique avait aussi battu en brêche tous les édifices religieux du passé. Jésus-Christ seul a pu renverser le Temple, parce que lui seul pouvait le rebâtir.

En second lieu, et c'est principalement sur quoi nous vous prions d'arrêter vos réflexions, comme jusqu'à St-Simon aucune solution nouvelle des grands problèmes que l'humanité s'est toujours proposés n'a été produite, comme jusqu'à lui toutes les idées générales ont été *renversées* et non pas *remplacées*, les mots consacrés à exprimer cet ordre d'idées ont conservé leur ancienne acception. D'où il résulte, pour ceux qui viennent changer cette acception, une première difficulté, celle de se faire comprendre. Création de l'univers, dogme des peines et des récompenses, nécessité de l'expiation et de la prière, voilà pour beaucoup de personnes le cortége obligé de toute conception religieuse. Et comme la plupart de ceux à qui nous nous adressons éprouvent, pour toutes ces croyances du passé, de vives répugnances, nous trouvons dans les cœurs que nous appelons à nous, des résistances qui s'évanouiraient si nous étions mieux connus.

Disons-le donc, une fois pour toutes : par la doctrine de St-Simon, nous avons compris tout ce qu'il y avait eu de grand, de sublime, dans des institutions que notre éducation nous avait fait méconnaître. Remplis d'une admiration sainte, nous avons senti toute la valeur des mythes chrétiens ; nous avons compris que par eux seulement la divine morale du Christ avait pu se réaliser.

Mais, Messieurs, notre admiration était sans regrets. Ce passé, que nous contemplions avec respect, avec reconnaissance, était bien mort, mort à jamais. L'éclat qui nous éblouissait n'était pas le sien ; la lumière qui l'éclairait à nos yeux, c'était celle de l'avenir. Ainsi, nous n'acceptons pas pour nous la juste condamnation que le XVIII[e] siècle a portée contre le christianisme ; car nous ne sommes pas *chrétiens*, nous sommes SAINT-SIMONIENS.

Et maintenant que nous vous en avons assez dit pour que vous sentiez l'injustice qu'il y aurait à nous repousser sans nous avoir entendus, nous vous montrerons d'une manière générale quelle est la nature, quelle a été la marche des idées religieuses.

Le fait primitif, essentiel de toute religion, c'est la production d'une conception qui établisse un *lien* entre l'homme et ce qui l'entoure. *Unir* l'homme à ce qui n'est pas lui, c'est là l'objet de toute religion, comme l'indique l'étymologie même du mot. Tout progrès véritable de la civilisation n'a jamais été que le progrès, l'extension de cette union, de ce lien. Ainsi, par la foi religieuse, l'homme a été lié d'abord à la famille, puis à la cité ou à la nation, puis à toutes les nations qui professaient une même croyance.

Comment les conceptions religieuses ont-elles obtenu ces résultats généraux ? C'est à la condition de faire sentir *la vie* dans les phénomènes qui sont hors de la dépendance immédiate de l'homme. La vie c'est le sentiment, le désir, la volonté ; et cette vie, cette volonté, qui règlent les faits du monde, c'est ce que l'homme a de tout temps appelé DIEU.

Et parce que l'homme ne pouvait comprendre la vie *en dehors de lui* que comme il la sentait *en lui-même*, la science de Dieu a été progressive comme celle de l'homme. Dieu est toujours supérieur, mais toujours *semblable* à l'homme.

Tant que l'homme n'a su faire aucune distinction entre les phénomènes qui manifestent la vie, il n'a pu concevoir Dieu que sous une forme matérielle, déterminée. On peut faire à cet égard beaucoup de rapprochemens entre le fétichisme, le polythéisme et le judaïsme lui-même ; mais quand la philosophie grecque eut reconnu dans l'homme deux ordres de phénomènes, et qu'elle les eut rapportés à deux principes distincts, l'ame et le corps, la religion nouvelle dut nécessairement réaliser cette conception dans l'univers. Aussi Dieu fut l'ame du monde, l'esprit invisible, impalpable, qui réagissait sur la matière universelle, comme l'ame, l'esprit de l'homme, réagissait sur son corps.

Si donc l'idée DIEU est l'expression d'un fait mystérieux, *la vie de l'univers*, cette idée correspond toujours à un fait également mystérieux, *la vie de l'homme*. On n'a pu critiquer la conception chrétienne sur Dieu, qu'en critiquant la conception chrétienne sur l'homme. C'est parce que, nous St-Simoniens, nous avons sur le fait de la vie humaine une conception nouvelle, supérieure à toutes celles du passé, c'est pour cela que notre croyance en Dieu est nouvelle, supérieure à celle de toutes les anciennes religions.

Remarquons maintenant que le dogme et le culte, c'est-à-dire la théorie et la pratique de la religion, n'ont jamais pu se constituer qu'à la condition d'être en harmonie avec l'état de développement de l'esprit humain. Telle croyance est absurde aujourd'hui : soyez sûrs qu'elle ne l'était pas à l'origine ; autrement son établissement serait inexplicable. Il y a plus ; les dogmes religieux, lorsqu'ils ont été formulés, représentaient nécessairement la synthèse la plus complète, la plus élevée des connaissances humaines : cela résulte de la nature même des conceptions religieuses, dont l'objet général est d'établir un lien entre tous les phénomènes. Aussi tous les livres religieux du passé commencent par une cosmogonie. Nous savons bien que les hommes dans les lumières de qui on a le plus de confiance aujourd'hui, que les savans sont généralement portés à regarder toutes les questions de l'ordre religieux comme insolubles, et par cela même indifférentes.

Tous les motifs qu'ils apportent à l'appui de leur opinion, peuvent se ramener à celui-ci : que les solutions du passé sont insuffisantes et démenties par les faits. Mais quoi! n'y a-t-il pas eu aussi de faux systèmes en astronomie, en physique, en chimie? Le jour où d'éclatans démentis ont été donnés à des théories imparfaites, eût-il été raisonnable de proclamer la théorie, c'est-à-dire la science, à jamais impossible, INDIFFÉRENTE? Loin de là, on n'a vu dans ce fait que l'indication d'un travail à entreprendre pour trouver la conception qui devait établir un lien nouveau entre des phénomènes nouveaux. Ce travail, qu'on a accompli avec succès pour des sciences isolées, St-Simon est venu l'exécuter pour la science générale.

Par ses travaux, St-Simon a élevé l'histoire au rang des sciences véritables : par sa doctrine tous les faits sont classés, enchaînés, expliqués. L'humanité, dans son développement, est soumise à des lois simples, constantes, dont la vérification est facile; car le présent tout entier nous apparaît comme un monument immense, un témoignage fidèle du passé, tel que nous le comprenons, un signe certain, une véritable prophétie de l'avenir, tel qu'on nous l'a enseigné.

Vous connaîtrez ces lois, vous saurez cet avenir : mais, pour ne pas sortir aujourd'hui du sujet que nous avons voulu traiter, nous vous rappellerons quelle invincible force les hommes religieux ont toujours puisée dans leur foi à un plan providentiel. Quel obstacle est insurmontable quand on a pour soi la volonté d'un être supérieur? Voyez Rome! ce n'est qu'un repaire de brigands, mais les dieux lui ont promis la conquête du monde; aucun revers ne pourra l'abattre, aucun désastre ne la fera douter de sa mission. Elle monte sans que rien puisse l'arrêter; elle monte au plus haut degré de puissance qu'il soit donné de concevoir, là où la force est la seule base et la raison de la puissance.

Moïse parle à un peuple misérable, sans abri, sans vêtemens, sans pain. Eh bien! en présence de cet état abject, il vient révéler à l'homme toute sa force et sa dignité : la nature est son empire, les animaux tremblent devant lui; tout ce qui nage dans l'eau, tout ce qui vole dans les airs, tout ce qui marche sur le sol, tout cela, tout est à l'homme; il est le maître, il est le roi de la terre.

Plus tard les Juifs, attachés au sens étroit des textes, repoussent toute alliance avec les gentils; les civilisations les plus perfectionnées sont encore basées sur l'esclavage; les hommes les plus savans ont proclamé la servitude un fait nécessaire, équitable, naturel; la guerre enfin, la guerre est le seul moyen de puissance et de gloire, la conquête le seul but que rêvent les héros. — Jésus prend la parole : il vient unir les Juifs aux gentils; il annonce la fraternité, la paix universelle; il se sent *fils de Dieu*, il annonce cette bonne nouvelle à *ses frères;* et plein de foi en lui-même, il scelle de son sang toutes ces vérités.

Messieurs, Moïse avait compris la puissance humaine; Jésus connaissait vraiment l'avenir. Toutes les promesses qu'on a faites au nom de Dieu ont été remplies; toutes celles qui appelaient l'humanité à un état meilleur; toutes celles qui lui annonçaient un progrès vers l'état définitif révélé par St-Simon : l'association, la famille universelle, où tous se sentiront unis par l'affection la plus tendre, *où chacun sera rétribué selon ses œuvres.*

Dans ces derniers mots, Messieurs, nous avons indiqué tout l'avenir de l'humanité, tout le but de nos travaux. Cette rétribution suivant les œuvres, que Jésus-Christ plaçait dans le ciel, nous la venons réaliser sur la terre. Tombe donc l'héritage, ce privilége de la naissance qui fait encore des riches et des pauvres, des savans et des ignorans, des bons et des méchans. Dans l'avenir il y aura encore des hommes plus forts, des hommes plus savans, des hommes plus aimans. Mais au moins, dans cette distinction, rien ne sera donné au hasard; il n'y aura d'inégalité que l'inégalité voulue par Dieu, et toute l'organisation sociale aura pour unique objet, pour principe fondamental, l'amélioration la plus rapide sous le rapport moral, intellectuel et physique, du sort de la classe pauvre. En présence des grands exemples que nous avons mis sous vos yeux, nous espérons que vous ne vous arrêterez pas aux objections de *difficulté*, d'*utopie.* La tâche que nous avons entreprise, à laquelle nous désirons vous associer; est difficile. Ah! tant mieux! Glorifions-nous! L'homme adore le difficile. -- Enfin, au point de vue providentiel, il n'y a plus d'utopie : tout ce qui est bien se réalise : il suffit de vouloir, et NOUS VOULONS.

Messieurs, puisque nous nous proposions de vous faire connaître l'importance du sentiment religieux, peut-être suffisait-il de rappeler un exemple qui sera toujours puissant sur vous. Quand tous les liens de la société se relâchaient, lorsque dans le monde la sphère des affections s'était rétrécie jusqu'à ne plus comprendre que celles de la famille, l'école polytechnique s'est montrée profondément religieuse, puisque tous les élèves se sentaient *liés*, unis; puisque tous étaient frères. Elle était religieuse, puisqu'au dessus de cette fraternité sainte elle acceptait avec joie la hiérarchie paternelle des hommes qui lui avaient consacré leurs soins et leurs veilles, puisqu'à la voix de ces fondateurs qu'elle entourait de ses respects, de sa reconnaissance, elle répondait toujours avec amour, avec foi, avec dévouement. Cette hiérarchie, dont on vous a transmis au moins le touchant souvenir, cette fraternité qui vit encore parmi vous, nous vous appelons, Messieurs, à les réaliser dans la société humaine tout entière.

Messieurs, mes frères, puisque nous avons une mère commune, quel que soit le nombre de ceux qui m'entourent, jamais, depuis que l'École Polytechnique existe, jamais un but plus beau, un objet plus magnifique n'a réuni ses enfans. Ce jour est le plus grand de ses jours; je le dis avec joie, je le dis avec conviction, je le dis en pensant à tous ceux qui vous ont laissé de glorieux souvenirs; je le dis en pensant à Vincennes, en pensant au tombeau de Monge, de Monge qui fut notre père, qui fut aussi l'ami de St-Simon.

Mes frères! nous sommes vos anciens; écoutez!! nous ne vous parlerons plus au nom de la fraternité qui nous unit, nous avons besoin d'en appeler à des sentimens plus larges, plus généreux. Fils privilégiés de l'humanité! pourquoi tant de science à vous, pourquoi un avenir assuré, tandis qu'un si grand nombre de vos frères demeurent abrutis par l'ignorance, rongés de vices, dévorés de misère? Ah! c'est que vous avez une noble misson à remplir; c'est que vous aussi vous viendrez vous rallier aux chefs de la doctrine, aux hommes qui ont dévoué leur vie entière à l'organisation définitive de la famille universelle.

CORRESPONDANCE.

A UN JEUNE ECCLÉSIASTIQUE.

Pas d'erreur!... tu penses que je me suis laissé entraîner par la vivacité de mon imagination à des idées nouvelles, plus bizarres que vraies?...

Tu as donc bien bonne opinion de ton ami, si tu le supposes capable d'avoir agi sans réflexion, sans avoir pesé tout le poids de la doctrine qui lui a été révélée, sans en avoir mesuré toute la portée... Non!... Pendant quinze jours j'ai abandonné toutes mes occupations habituelles, pour me livrer exclusivement à l'étude de la doctrine; ces quinze jours m'ont suffi pour embrasser la religion St-Simonienne dans son ensemble, renier mon passé et vouer tout mon être à la propagation du nouvel évangile.

Quinze jours!... pas davantage... Je t'ai dit qu'elle m'avait

été révélée ; en effet, elle a eu tout le caractère d'une révélation... vive, soudaine, irrésistible, comme la parole de Dieu!... Saisi aussitôt par la foi, il m'a fallu marcher là où elle me guidait, et obéir à celui qui l'a placée dans mon cœur.

Me voici dans le monde avec une mission divine, et travaillant a accomplir l'œuvre commandée. Je me suis soumis à la direction d'hommes supérieurs à moi ; j'ai uni mes efforts à ceux des frères qui souffrent aussi des maux de l'humanité et veulent, à force de foi et de charité, ressusciter le cadavre social déja tombé en dissolution, et que le catholicisme est impuissant pour ranimer.

Ces hommes, avec lesquels je me suis associé, je les aime de toutes les puissances de mon ame, parce que j'ai trouvé en eux de cette vie qui manque aux êtres engourdis au milieu desquels j'ai vécu jusqu'à ce jour.

Pourquoi donc n'ai-je pas éprouvé cet irrésistible entraînement pour ceux dont auparavant j'admirais les idées ?..... C'est qu'ils n'aimaient pas, c'est qu'ils ne possédaient pas cette force qui attire et groupe des volontés sympathiques ; c'est qu'il n'y avait rien d'humain, rien de social dans des systèmes plus ou moins individuels... DIEU N'ETAIT PAS LA...

Tout en vivant des idées de ces hommes, pourquoi donc n'étais-je pas satisfait? Pourquoi toujours cette vague inquiétude qui me poussait à chercher ailleurs, partout, ce que je souffrais de ne pas posséder.

Une *croyance!*... C'est qu'ils ne *croyaient* pas eux-mêmes ; des ames sans foi ne pouvaient me donner la foi... DIEU N'ÉTAIT PAS LA....

Et aujourd'hui, pourquoi mon existence est-elle liée à d'autres existences auxquelles je me suis dévoué pour l'accomplissement de la même œuvre ?... Pourquoi ce bonheur et ce calme que j'ai tant demandés, cette foi dont tout mon être est rempli, et qui a détruit toutes mes incertitudes sur Dieu et l'avenir de l'humanité... Pourquoi ?...

DIEU EST LA.

Tu dis : « Après avoir vainement cherché la vérité dans toutes les théories humaines, tu reviendras au catholicisme. »

Au catholicisme!... Eh! pourquoi n'y suis-je plus ?... J'avais du bonheur à y croire... Tu sais avec quelle joie naïve je remplissais tous mes devoirs de chrétien ; je me confessais, communiais et priais... Bientôt, plus de confession, plus de communion, plus de prières!... Je me suis trouvé froid et railleur dans ces temples où j'étais auparavant si pieusement recueilli... Je ne me suis plus senti lié de sympathie avec ces hommes et ces femmes qui priaient encore..:

A qui la faute?... Pourquoi la religion chrétienne a-t-elle perdu son influence sur moi ? Le catholicisme s'est retiré de moi comme il s'est retiré du monde :

DIEU N'ETAIT PLUS EN LUI.

Une nouvelle ère est arrivée... L'humanité éprouve de *nouveaux* besoins que la foi *ancienne* ne peut satisfaire ; le clergé catholique ne sait même plus parler au peuple; car il ne comprend pas le peuple, et le peuple aussi ne le comprend plus.

Dieu lui a retiré la parole.

Te rappelles-tu ce dimanche où tu prêchais dans ta petite église? J'écoutais, placé derrière une colonne ; ton langage était facile et chaleureux, ton regard animé, tes gestes vifs, et cependant ton ami était froid, insensible!... Du haut de cette chaire, tes paroles n'arrivaient pas à son cœur, et cependant ton ami demandait là, à tes genoux, des émotions religieuses!... Dans ton auditoire, toutes les figures étaient glacées ou distraites; rien de commun, rien de sy[mpathique] entre ceux qui écoutaient et celui qui leur parlait de Dieu et de leur avenir !

D'où vient que la voix des prêtres n'a plus d'écho dans les temples ? D'où vient l'insensibilité de ces hommes jadis soulevés en masse par la vue d'une croix de bois agitée par des Pierre l'Ermite ou par des saint Bernard? Que s'est-il donc passé qui ait pu rendre les hommes froids aux douleurs de Jésus-Christ, au supplice d'un Dieu qui se fait homme pour sauver le monde?

L'humanité a marché, et le catholicisme est resté stationnaire ; il s'est trouvé dépassé par ceux qu'il avait dirigés jusqu'à ce jour; ils n'ont plus voulu le suivre. N'ayant plus de soutien dans la foi des peuples, il a été forcé de s'allier au pouvoir, de se subalterniser à la puissance temporelle, et de se faire enfin déclarer, dans une Charte, religion de l'Etat, afin de constater encore son existence...

Il connaît bien sa position ; il sait bien tout ce qu'il a perdu! Aussi fait-il retentir les églises d'anathêmes contre l'impiété d'un siècle qui ne croit plus au passé... L'imprudent! il proclame lui-même sa chute!

Mais par son zèle, par son dévoûment, par l'éclat de ses talens, par la pureté de sa morale, a-t-il acquis le droit de gourmander ses contemporains? Non!... car ses chefs eux-mêmes se plaignent hautement, et le génie des Demaistre et des De Lamennais s'évertue vainement à raviver cette flamme éteinte... Les fortes capacités ont cessé de se porter dans les rangs de l'Église; on ne voit plus que les classes inférieures ou celles qui ont perdu tout espoir de se faire un sort dans la société civile, entrer dans les séminaires. Ces hommes, élevés loin du monde, s'y retrouvent tout à coup, dans l'âge où les passions sont dévorantes, sans activité, et sans une foi vive pour les soutenir avec force contre leur vœu de chasteté, ils deviennent ou criminels ou en proie aux plus horribles souffrances.

Lorsqu'une religion qui a joué un rôle immense dans l'histoire de l'humanité, est déchue à ce point ; lorsque la société qui ne marche plus sous sa direction est dissoute et abandonnée à une lutte générale de toutes les individualités, alors s'élèvent des hommes nouveaux, jeunes et forts, qui viennent révéler au monde une religion qui remplace celle qui n'existe plus, une religion qui rapproche, dans un but commun, tous les individus séparés, une religion qui organise tout un état social, à la place de celui qui a été renversé par la révolution française.

Tu vois que nous avons des prétentions beaucoup plus vastes et beaucoup plus profondes que tu n'as pensé d'abord. Nous voulons faire ce qui a été fait par le christianisme il y a dix-huit cents ans; avec cette différence que nous venons profiter de cette expérience de 1800 années. Notre progrès sera mesuré suivant l'intervalle qui sépare Jésus-Christ de St-Simon.

Mon ami, avant peu la publicité t'apprendra ce que nous sommes, où nous tendons. Alors tu sentiras qu'en nous le catholicisme a trouvé des adversaires tout autrement puissans que les libéraux.

Mais dès aujourd'hui, quelle que soit ton opinion sur ma croyance, tu ne dois plus voir dans ton ami le même homme que tu as connu autrefois. Moi aussi, je suis revêtu d'un caractère sacré; comme toi j'ai reçu l'ORDRE et l'ONCTION ; comme toi je suis PRÊTRE; mais j'ai de plus que toi une foi jeune et ardente, le sentiment de ma force et de ma supériorité, la conscience de ma mission et de son succès.

A toi le passé, à moi l'avenir.

A. ST-CH....